

La diversité
des voix
brésiliennes

UNE COLLECTION DES ÉDITIONS ANACAONA

Eliane Brum

Brésil, le bâtisseur de ruines

de Lula à Bolsonaro

Traduit du brésilien par
Paula Anacaona & Ana Maria Haddad Zavadinack



© 2019 by Eliane Brum

Published in arrangement with Agência Literária Riff, Rio de Janeiro.

© Editions Anacaona, 2021, pour la traduction française.

Relectrice : Inès Dufлот

ISBN : 978-2-490297-15-3

« Le péché capital du génocide est de présumer que l'on peut choisir avec qui cohabiter, sur une Terre dont personne ne peut prétendre à l'exclusivité. »

Peter Pál Pelbart

« La mémoire est l'une des rares armes à disposition de ceux qui ont vu la marée de l'Histoire se retourner contre eux. Elle est capable de s'infiltrer furtivement pour ébranler les structures. »

Ahmad Sa'di et Lila Abu-Lughod

« Nos secrets et nos mensonges sont pratiquement ce qui nous définit. Quand la vérité nous offense, nous mentons, et nous mentons jusqu'à ce que nous ne nous souvenions même plus que la vérité existe. Mais elle est toujours là. Chaque mensonge que nous disons engendre une dette envers la vérité. Tôt ou tard, la dette devra être payée. »

Valéry Legasov, personnage de la série *Tchernobyl*

Introduction

Le grand défi du journalisme est d'écrire sur l'histoire en mouvement. Le reporter dispose rarement du recul temporel qui permet aux faits de s'installer, qui donne aux événements une certaine clarté, qui permet d'observer tranquillement le passé dans le rétroviseur. Nous écrivons en même temps que les événements se produisent, et sommes à la fois témoins et narrateurs de notre époque.

En plus de mes enquêtes de reporter, je suis devenue chroniqueuse en 2009. D'abord, sur le site internet du magazine *Época*, puis à partir de novembre 2013 sur le site brésilien d'*El País*, et depuis 2018 à la rubrique internationale d'*El País* en Espagne. Lorsque je me suis lancée dans cette nouvelle forme d'écriture, je ne pouvais pas imaginer que peu de temps après j'allais devoir analyser un Brésil en convulsion.

En 2009, je croyais moi aussi que le Brésil avait enfin atteint l'avenir¹ – malgré le scandale du *Mensalão*² et la décision

1 En référence au livre de Stefan Zweig, *Le Brésil, terre d'avenir*, publié en 1941. (N.d.T.)

2 Scandale politique où il a été révélé que les députés recevaient une « mensualité » pour voter en faveur des lois proposées par le gouvernement. Le scandale a éclaté en 2005 et a touché toute la classe politique. (N.d.T.)

du gouvernement du Parti des travailleurs (PT) d'implanter la centrale hydroélectrique de Belo Monte sur le fleuve amazonien Xingu.

Être chroniqueuse revient à être l'interprète de son temps. Tom Jobim disait que le Brésil n'est pas pour les amateurs. Ces dernières années nous ont montré qu'il n'est pas non plus pour les professionnels. Alors, pour relever ce défi, je me suis accrochée à deux grands axes journalistiques : l'écoute des périphéries de la métropole de São Paulo, et l'écoute des populations de la forêt amazonienne. À partir de 2011, je me suis particulièrement concentrée sur la région du Moyen-Xingu, aux côtés des communautés traditionnelles du Xingu touchées par la centrale de Belo Monte.

En 2017, j'ai décidé de décentrer mon point de vue sur le Brésil. J'ai déménagé à Altamira, dans l'État amazonien du Pará – l'épicentre de l'impact du barrage de Belo Monte, la ville la plus violente d'Amazonie, et la région la plus touchée par la déforestation. Je me suis toujours positionnée aux côtés de ceux qui défendent l'idée que dans une planète en état d'urgence climatique, la forêt est le centre du monde. Dans un souci de cohérence, j'ai déplacé mon corps, et avec lui mon expérience et mon regard.

Il y a quelques années, j'ai commencé à collaborer avec le journal britannique *The Guardian* ainsi qu'avec d'autres journaux et magazines européens, tâchant de relever l'immense défi d'interpréter *les Brésils* en restant fidèle à l'engagement de toujours me laisser guider par le doute, comme il sied à tout reporter et enquêteur sérieux.

Je réaffirme ici cet engagement, parce que j'écris ce livre dans un contexte où les gourous en tous genres sont à la mode. De temps à autre, je dois m'opposer à certaines personnes qui veulent m'assigner cette place que je n'occuperai jamais. Je ne détiens au-

cune vérité universelle. Mon engagement porte uniquement sur l'honnêteté de mes enquêtes et le travail exhaustif que j'entreprends pour formuler des hypothèses et des connexions, révéler le côté caché des événements – et des « désévénements » – et mieux comprendre le Brésil en transe de ce début de siècle.

En tant que journaliste, mon engagement consistera toujours à porter un regard critique sur tous les gouvernements, qu'ils soient de gauche ou de droite. Cela ne veut pas dire que je suis impartiale. Cela signifie plutôt que ce sont les faits qui déterminent mon interprétation – et non l'inverse. J'écris en tant que personne de gauche, qui n'adhère ni au *lulisme* ni au *pétisme*¹, mais qui ne sera jamais *antipétiste*, selon le sens qui a été attribué à ce mot pendant les élections de 2018. Je suis souvent attaquée, par la gauche et par la droite. Je n'appartiens à aucun parti ni à aucun groupe. Je fais mon travail sur le terrain et je prends position en risquant ma peau tandis que l'on m'accuse de fausse neutralité et que l'on m'insulte depuis son canapé.

J'ai autant critiqué les gouvernements de Lula et de Rousseff que celui de Bolsonaro – mais je n'oublie jamais de souligner l'énorme différence entre eux. Lors du second tour des élections de 2018, j'ai déclaré publiquement pour la première fois pour qui j'allais voter. C'était une décision difficile à prendre en tant que journaliste, mais l'impératif éthique m'a semblé évident alors qu'un personnage tel que Jair Bolsonaro caracolait en tête des sondages.

Comme je l'ai écrit à ce moment-là, le *bolsonarisme* est un danger pour la démocratie puisqu'il va à l'encontre de ses principes les plus élémentaires. Il est un danger qui exige une prise de

1 Le *lulisme* fait référence au leader de la gauche Luiz Inacio Lula da Silva, et le *pétisme* au Parti des travailleurs. Le *lulisme* a été conceptualisé par André Singer, porte-parole de la présidence au cours du premier mandat de Lula (2003-2007), dans son essai *Os sentidos do Lulismo* [Les significations du lulisme]. São Paulo : Companhia das Letras, 2012. (N.d.T.)

position de la part de ceux qui ont une influence et qui, par conséquent, doivent assumer cette responsabilité. Plus tard, j'ai réalisé que le bolsonarisme ne représente pas seulement un danger pour la démocratie : il est aussi un danger pour la civilisation.

J'ai donc déclaré publiquement que j'allais voter pour Fernando Haddad, le candidat du Parti des travailleurs (PT), malgré mes critiques persistantes envers les précédents gouvernements PT. Alors qu'une grande partie de la presse nationale acclamait le juge Sergio Moro¹ et le présentait en héros national, j'avais déjà dénoncé sa partialité. Et j'avais également dénoncé la violence provoquée par le barrage de Belo Monte, alors que la majorité des médias célébrait encore les merveilles de ce « chef-d'œuvre d'ingénierie hydroélectrique ». Mon seul engagement porte sur les faits. Et, je le répète, ce sont les faits qui déterminent mon interprétation.

J'ai écrit ce livre à partir de mes reportages sur la campagne présidentielle victorieuse de Lula, sur le quotidien des minorités et sur l'apparition de la nouvelle classe moyenne au début des années 2000 ; et à partir de mes chroniques où je m'efforce de comprendre les événements qui secouent le Brésil.

En août 2018, dans un article publié dans *Blätter für deutsche und internationale Politik*, j'ai cherché à expliquer les raisons de la crise brésilienne. Certains amis ont trouvé l'article éclairant, et m'ont suggéré d'en faire un petit livre – un *instant book* destiné à être publié immédiatement, malgré mes préjugés sur le concept. Mais ceux qui me connaissent le savent bien, il était évident (pour tout le monde sauf moi) que ce petit livre allait devenir grand...

Je souhaite que ce livre s'ajoute aux nombreuses et récentes publications, afin de créer une bibliographie qui nous aide à comprendre le présent et inspire le futur. L'effondrement climatique

1

Juge responsable de l'opération anticorruption brésilienne *Lava Jato*. (N.d.T.)

étant déjà une réalité, nos lendemains se rétrécissent de plus en plus. Lorsque je fais référence à d'autres analystes, ils sont toujours dûment cités. J'aime cultiver envers la pensée d'autrui le respect qui n'est pas toujours accordé à la mienne. Car je crois que penser, c'est penser ensemble.

Dans ce livre, je cherche à interpréter les années 2000 à 2020. Ou plutôt, ce que je considère comme les événements les plus significatifs en cette période durant laquelle nous sommes tant aimés pour ensuite tant nous détester. Depuis que j'ai fini d'écrire ce livre, je n'arrête pas de me rappeler les choses essentielles dont je n'ai pas parlé. J'en souffre. Et je m'en excuse. J'accepte les limites et l'incomplétude de mon travail, et j'espère que d'autres viendront combler ces lacunes.

Mon parcours commence au premier mandat de Lula et se termine par le gouvernement Bolsonaro, sans pour autant obéir à une linéarité. Je cherche plutôt à montrer les connexions, tisser des liens, et éclairer des interstices. Je tire des fils depuis dix ans pour essayer de comprendre la réalité labyrinthique du Brésil, en particulier ce que j'ai nommé l'*autovérité* et la *crise de la parole*, mais aussi la crise identitaire du Brésil, qui ne se retrouve plus dans les imaginaires qui ont constitué ses fondations pendant des dizaines d'années.

Aujourd'hui, le plus grand défi du Brésil est de rendre la vérité à la vérité. De réincarner la parole et d'être en mesure de tisser le « commun ». J'espère que ce livre contribuera à l'effort collectif de décolonisation de la pensée, et redonnera aux périphéries leur juste place : le centre.

Comme le peuple Guarani-Kaiowá l'affirme, la parole est « parole qui agit ». La parole doit à nouveau agir au Brésil.

Eliane Brum
Altamira, fleuve Xingu, forêt amazonienne, 7 juillet 2019

Le Brésil, terre d'avenir

À la fin des années 2000, le Brésil, éternelle terre d'avenir, croyait être enfin la terre du présent. Mais il s'est retrouvé embourbé dans le passé. À ce moment-là, il ne se doutait pas encore de l'étendue de ce borbier. Aujourd'hui, il commence à s'en rendre compte. Mais que peut faire le pays de l'avenir lorsqu'il s'aperçoit que l'avenir est un immense passé ?

S'il était une pièce de monnaie, le Brésil du début des années 2000 aurait deux faces. Face et face. L'une serait celle de Luiz Inácio Lula da Silva, le plus grand leader populaire de l'histoire récente. L'autre serait celle de Jair Messias Bolsonaro, élu président de la République en octobre 2018, surnommé « le Mythe » (*o Mito*) par ses soutiens enthousiastes, et « la Chose » (*o Coiso*) par ses détracteurs qui ne veulent même pas le nommer. Lula et Bolsonaro ont provoqué le débat le plus polarisé depuis la redémocratisation¹ du Brésil. Lula et Bolsonaro, deux faces opposées. Mais la polarisation peut occulter des points en commun, voire fausser la réalité.

¹ Après 21 ans de dictature militaire (1964-1985), le Brésil a entamé un processus de redémocratisation du pays à partir de 1985, aboutissant à la Constitution fédérale de 1988. (*N.d.T.*)

Le texte le plus sévère que j'ai écrit sur le Brésil n'est pas né de mon opposition au projet autoritaire incarné par Bolsonaro. Il a été publié avant, en décembre 2015, dans *El País*, alors que la présidente Dilma Rousseff était menacée de destitution (prévue dans la Constitution brésilienne sous le terme d'*impeachment*) : « L'heure est peut-être venue de dépasser l'espoir. De s'autoriser au désespoir, ou du moins de ne pas lyncher ceux qui se l'autorisent. J'affirme ici que pour relever le défi de construire un projet politique pour le pays, l'espoir n'est pas si important. Je trouve même qu'il est survalorisé. Le moment est peut-être venu de comprendre, face à une telle conjoncture, qu'il est nécessaire de faire le plus difficile : créer/lutter, même sans espoir. Nous allons devoir affronter des conflits, même si nous savons que nous allons perdre. Nous allons devoir lutter, alors que tout est déjà perdu. Agir sans y croire. *Agir*, comme impératif éthique. »

À ce moment-là, si quelqu'un avait affirmé que Jair Bolsonaro deviendrait le prochain président du Brésil, personne ne l'aurait cru. Voire, il aurait été traité d'idiot méconnaissant le pays dans lequel il vit. Ce personnage du dénommé bas-clergé du Congrès, perçu comme un bouffon par une partie de la société, ne semblait pas avoir la moindre chance d'être élu à la fonction présidentielle. D'ailleurs, même la destitution de la présidente semblait improbable. Ce qui m'avait poussée à demander de « dépasser l'espoir » n'était ni le nihilisme ni le scepticisme. Bien au contraire. J'affirmais la nécessité de renoncer à l'espoir, un concept bien trop manipulé ces dernières années, pour rester *en mouvement*, selon moi l'acte le plus vital.

Après avoir été témoin de la construction de la centrale hydroélectrique de Belo Monte sur le fleuve Xingu, en pleine forêt amazonienne, par décision des gouvernements du Parti des travailleurs (PT) et du Mouvement démocratique brésilien (MDB), le défi qui se présentait à moi était de ne pas être para-

lysée face à l'abîme qui se dessinait. Il ne s'agissait pas seulement d'un barrage pharaonique, mais d'un mécanisme de destruction ; il ne s'agissait pas seulement d'un barrage, mais d'un pays. La centrale hydroélectrique de Belo Monte est la matérialisation d'une perversion. Son existence révèle comment un projet peut être imposé de manière autoritaire dans une démocratie, à partir d'une coalition d'intérêts et d'omissions. Ou comment un crime peut être commis dans le cadre de la loi.

Lorsque la lucidité nous menace, deux choix s'offrent à nous : nous laisser aveugler pour la supporter, ou créer quelque chose qui n'existe pas encore. J'ai clairement senti qu'il était nécessaire d'ôter l'espoir de l'équation, parce qu'il était devenu un luxe inaccessible pour beaucoup d'entre nous. Mais comment vivre sans espérer quelque chose de mieux ? J'y reviendrai plus tard.

Au carrefour de l'identité et du destin

Je voudrais tout d'abord revisiter quelques scènes emblématiques car le Brésil est aussi un grand producteur d'images. Pendant ses deux mandats (2003–2010), Luiz Inácio Lula da Silva n'a pas seulement été un conciliateur idéologique. Il a aussi concilié les imaginaires autour de son pays et de son propre mythe. C'est Lula, avec toutes ses contradictions, qui permet de comprendre le moment actuel.

Revenons à l'année 2009. Le Brésil vient d'être désigné pour organiser les Jeux olympiques de 2016. Les images et le discours de Lula sont retransmis par toutes les chaînes de télévision du pays. Les présentateurs de la Globo, le plus grand groupe de médias du Brésil et l'un des plus grands du monde¹, s'émeuvent des paroles du président. Sur le sable de la plage de Copacabana, à Rio de Janeiro, la foule se réjouit devant les écrans géants dressés pour l'occasion. Lula s'adresse alors aux caméras : « Le peuple brésilien est bon, le peuple brésilien est généreux. Je trouve que

1 Le groupe de médias Globo a joué un rôle décisif dans le coup d'état de 1964 (qui a instauré une dictature militaire de 21 ans) puis à partir de 2015 dans la destitution de Dilma Rousseff.

le Brésil le mérite. Ceux qui pensent que le Brésil n'en a pas les moyens vont être surpris. Ceux qui pensaient que nous n'avions pas les moyens de gouverner ce pays vont être surpris par notre capacité à organiser les Jeux olympiques. (...) [Pour cette candidature], on y est allé de toute notre âme, de tout notre cœur. (...) Notre pays a besoin qu'on lui donne une chance. Ce n'est pas possible de ne pas donner à ce pays, au XXI^e siècle, la chance qu'il n'a pas eue au XX^e siècle. (...) Je ne serai plus président, mais je serai présent aux Jeux en tant que citoyen brésilien, j'y mettrai toute mon âme, tout mon cœur, pour qu'on fasse ce qu'il y a de mieux dans ce pays. Fêtons notre victoire : le Brésil a quitté le statut de pays du Tiers monde pour devenir un pays du Premier monde. »

Lula remercie plusieurs personnes. Une voix lui souffle à l'oreille : « Michel ». Lula l'ignore et continue à parler. La voix répète, un peu plus fort : « Michel Temer ». Lula est bien obligé de le citer : « À Temer, qui est ici ». Le visage du président de la Chambre des députés apparaît un moment derrière Lula, où il s'est stratégiquement placé.

Temer, par le jeu des alliances du PT avec le Mouvement démocratique brésilien (MDB), deviendra plus tard vice-président de Dilma Rousseff, puis l'un des pivots de l'*impeachment* qui a destitué cette dernière, et enfin président. Jusqu'à la fin de cette scène, où l'on célèbre la nomination du Brésil pour organiser les Jeux olympiques, Michel Temer reste collé à Lula. À chaque fois que Lula se retourne pour chercher ceux qu'il veut remercier, il tombe sur Temer. Par conséquent, la caméra tombe aussi sur Temer. Mais Lula ne le mentionne plus jamais. Puis la caméra se resserre de nouveau sur le président le plus populaire de l'histoire du Brésil depuis Getúlio Vargas. Un reporter l'interroge sur la beauté « exaltée » de Rio de Janeiro. Lula répond : « Je crois que l'âme de notre peuple, le regard de notre peuple,

la chaleur de notre peuple, le rythme de notre peuple, le sourire de notre peuple, sont imbattables. Je crois que le monde l'a enfin reconnu : c'est le moment du Brésil. (...) Plus personne ne remet en question la puissance économique du Brésil, notre puissance sociale, notre capacité à présenter un projet. (...) D'ailleurs, la Banque mondiale a déclaré que le Brésil sera, en 2016, la cinquième puissance économique mondiale. »

Mais lorsque les Jeux olympiques ont eu lieu en 2016, Lula était mis en examen pour obstruction à l'opération anticorruption tentaculaire *Lava Jato*. Dilma Rousseff, sa successeuse qu'il avait fait élire deux fois, venait d'être destituée. Et la tique collée au dos de Lula, Michel Temer, était devenue président du pays. Après un *impeachment* inconsistant, Temer – le président le plus impopulaire depuis la redémocratisation du Brésil – a ouvert les Jeux olympiques sous les huées, comme Dilma Rousseff lors de la Coupe du monde de 2014.

Les Jeux olympiques et la Coupe du monde avaient été planifiés par Lula pour que le Brésil parvienne enfin à réconcilier son identité et son destin. Ce n'est pas un hasard si Lula avait choisi deux événements de projection mondiale pour marquer ce tournant historique. Son discours en 2009 est explicite. Il réunit tous les stéréotypes associés à ce que l'on appelle le « peuple brésilien » – le peuple bon, le peuple généreux, le peuple qui a du cœur, le peuple qui a du rythme, le peuple qui a une belle âme – et en fait la spécificité qui aurait permis la victoire du pays sur le plan politique et économique. Le Brésil aurait conquis sa place parmi les grands, ceux du *Premier monde*, grâce à son peuple. Non pas *malgré lui*, comme diverses élites politiques, intellectuelles et économiques l'avaient maintes fois répété au cours de l'Histoire, mais *grâce à lui*. Et grâce à la gestion de Lula, un homme « du peuple ». Nous voyons ici la fusion inédite entre l'image du représentant et celle du représenté. Le Brésil aurait été

choisi pour accueillir les Jeux olympiques grâce à son « cœur » et à son « âme ». Mais il est important de souligner que le *Brésilien cordial* dont parle Lula n'est pas celui décrit par Sérgio Buarque de Holanda¹.

Cette construction n'est absolument pas anodine. Promouvoir le pays par le biais d'événements vus par le monde entier revient à se percevoir à travers le regard de l'autre. Et pas n'importe quel autre : un autre du Premier monde.

À ce moment-là, l'ascension sociale de quelques 29 millions de Brésiliens désormais appelés « nouvelle classe moyenne », survenue entre 2003 et 2009, s'était faite par l'augmentation du pouvoir d'achat. La télévision à écran plat, qui servirait à regarder la Coupe du monde et les Jeux olympiques, était devenue le symbole de l'ascension sociale de cette nouvelle « classe C ».

Lula a représenté une nouveauté, dans la mesure où « jamais auparavant dans l'histoire de ce pays »² un ouvrier, un Brésilien des classes populaires, n'était devenu président. Pour un pays aussi inégalitaire et raciste que le Brésil, c'est énorme. Il faudra peut-être des dizaines d'années avant que l'on mesure l'ampleur de cet événement : un homme issu d'une classe sociale qui durant toute l'histoire de la République a toujours été en périphérie du pouvoir, avait enfin atteint le centre. Mais cette « transgression » a provoqué des mouvements tectoniques.

Les répercussions des événements dans l'imaginaire des

1 *L'homme cordial* est un concept développé par l'historien Sérgio Buarque de Holanda (1902 - 1982) dans son œuvre *Raízes do Brasil*, publiée en 1936, pour décrire la manière d'être Brésilien. L'auteur emploie le terme *cordial* dans son étymologie latine, à savoir ce qui se rapporte au cœur (et non à la raison). Le Brésilien se laisserait ainsi guider par ses émotions et ne ferait pas la distinction entre la sphère privée et la sphère publique en cherchant à établir une intimité immédiate. Ce concept a cependant été détourné, comme on le voit dans le discours de Lula, qui voit les Brésiliens comme aimables, accueillants et chaleureux par nature. (N.d.T.)

2 Phrase que répétait souvent Lula dans ses discours, à tel point que cela en était devenu une blague. Elle est néanmoins symptomatique des changements vécus par le Brésil sous Lula (inclusion sociale, recul de la pauvreté et de la faim). (N.d.T.)

individus, toutes classes sociales confondues, déterminent la manière dont l'Histoire se construit. L'élection d'un ouvrier métallurgiste à la présidence du pays ne pourra jamais être oubliée, que ce soit par justice envers l'Histoire ou pour son impact sur les événements ultérieurs. Cependant, le changement que Lula proposait était d'intégrer le monde *tel qu'il était* à travers l'inclusion, et non *de changer* l'ordre du monde. Cette proposition était très loin de la construction d'un modèle qui serait propre au Brésil – je préfère d'ailleurs parler des *Brésils* pour marquer sa pluralité.

L'aura internationale de Lula, élevé au rang de pop-star dans le Premier monde, se doit à la formule magique qui lui avait permis de réduire la pauvreté sans toucher aux revenus des plus riches. Les riches sont devenus encore plus riches, et les banques ont obtenu des bénéfices record (280 milliards de reais durant les huit années de son gouvernement), ce dont Lula ne cessait de se vanter. Et parallèlement, le nombre de personnes ayant les moyens de manger trois fois par jour a augmenté, ce qui n'est pas anodin dans un pays ayant chroniquement souffert de la faim au cours de son histoire. Entre 2002 et 2010, 24 millions de Brésiliens ont pu s'acheter une télévision, 31,6 millions un réfrigérateur, 31,5 millions une machine à laver. À la fin du gouvernement Lula, la classe C était la plus grande consommatrice d'appareils électroniques et électroménagers dans le pays, responsable de 45 % des recettes, contre 37 % pour les plus riches.

Un monde régi par le capital ne pouvait que s'émerveiller devant un président qui parvenait à rendre les riches encore plus riches et les pauvres encore moins pauvres, sans redistribuer les richesses et sans menacer les privilèges de classe ! Quelle meilleure propagande pour vendre la démocratie comme un système capable d'assurer la mobilité et la justice sociales ?

Le problème, c'est que la magie n'existe pas. Le magicien

ne devrait jamais croire à son propre tour de magie, ni oublier que l'illusion du public ne dure que le temps de la représentation. Le tour de magie de Lula n'a été possible que grâce à l'augmentation des exportations de matières premières, et notamment grâce à la croissance accélérée de la Chine. Il y avait donc un prix à payer pour la magie, et il était élevé : le *prix-nature*¹. Pour produire les matières premières destinées à l'exportation, le Brésil a détruit encore plus ses biomes naturels. Il a continué à grignoter les terres de la forêt pour la culture du soja, l'élevage et l'industrie minière. Pour produire l'électricité nécessaire à ces exploitations, il a construit trois énormes centrales hydroélectriques en Amazonie, dont l'impact a été dévastateur pour l'environnement et les peuples de la forêt.

Les relations commerciales entre le Brésil et la Chine ont été marquées par la « reprimarisation » de l'économie brésilienne, un vilain mot utilisé pour désigner le retour à une économie basée sur l'exportation de matières premières et l'importation de produits à forte valeur ajoutée². Pour certains critiques, le Brésil de Lula est revenu à un modèle économique colonial. Ce n'est pas un débat simple. Mais le prix-nature de cette opération est évident, bien qu'il soit très peu évoqué dans les débats politiques

1 Entre 2000 et 2010, les exportations du Brésil vers la Chine ont connu une augmentation inédite, passant de 1,1 milliard de dollars (2 % du total des exportations brésiliennes) à 30,8 milliards de dollars (15 % du total). Durant la même période, les importations brésiliennes de produits chinois ont augmenté dans la même proportion, passant de 1,2 milliard de dollars (2 % du total des importations) à 25,6 milliards de dollars (14 % du total). En 2018, 26,7 % des exportations brésiliennes étaient destinées à la Chine. (L. Acioly, E. Costa Pinto et M. Macedo Cintra (dir.). *A China na nova configuração global : impactos político-econômicos*. IPEA : Brasília, 2011).

2 L'étude menée par l'IPEA montre qu'en 2000, les produits primaires et manufacturés intensifs en ressources naturelles représentaient environ 50 % des exportations brésiliennes, tandis que les produits à valeur technologique ajoutée en représentaient 41 %. En 2009, ces chiffres étaient respectivement de 75 % et 32,7 %. Au cours des dix années concernées par l'étude, pour chaque dollar perçu par le Brésil pour ses exportations vers la Chine, 0,87 dollar correspondait à des produits primaires et manufacturés intensifs en ressources naturelles, 0,07 dollar à des produits à moyenne valeur technologique ajoutée, et seulement 0,02 dollar à des produits à haute valeur technologique ajoutée.

et économiques, qui ont lieu dans la région Centre-Sud du pays. La destruction de la lointaine Amazonie est ainsi un sujet secondaire, voire inexistant. L'effondrement climatique provoqué par l'activité humaine, le plus gros enjeu de l'histoire de notre espèce sur Terre, devrait être omniprésent dans tous les débats, voire être une donnée déterminante. Pourtant, l'ignorance quant à ses répercussions, à gauche comme à droite, est accablante, et Lula n'est pas le seul à avoir fait abstraction de l'urgence climatique dans ses décisions, loin de là.

Voilà une partie de la tragédie qui accable le Brésil et le monde entier, puisque notre pays abrite 60 % de la plus grande forêt tropicale de la planète, indispensable pour contenir l'hyper-réchauffement climatique.

Lula et la voie du progrès

L'inclusion sociale de 29 millions de Brésiliens durant le gouvernement Lula s'est faite principalement par la voie de la consommation. Ce phénomène s'explique en partie par les aspirations de Lula, et par ce que l'ascension sociale représente pour un ouvrier. Lula n'est pas un *sertanejo*¹ traditionnel, entretenant un rapport d'intimité avec la nature et la culture du *sertão*. Il représente plutôt le mouvement de transition entre le monde du passé et le monde d'avenir.

Lula vient de l'une des nombreuses familles de *retirantes*, ces réfugiés climatiques du *sertão* qui cherchaient à échapper à la sécheresse et à la faim, et à améliorer leur niveau de vie en migrant vers le sud du pays pour travailler à l'usine – la voie du « progrès » et de l'industrialisation. Réussir sa vie dans le monde de l'autre en se l'appropriant, en accédant à ses symboles. Tels sont les imaginaires que Lula connaît et avec lesquels il a dialogué, comme aucun autre homme politique de l'histoire du pays ne l'a fait avant lui. Et c'est surtout pour ces pauvres-là que son gouvernement a signifié l'inclusion ou l'ascension sociale.

1 Habitant du *sertão*, l'arrière-pays semi-aride du Nord-Est brésilien. (N.d.T.)

Durant la campagne présidentielle de 2002, on m'a confié la couverture dite « humaine » de Lula et de sa famille – curieusement, c'est ainsi que la presse appelle les reportages biographiques, comme s'il était possible de faire des reportages « non-humains ». À cette époque, je travaillais comme envoyée spéciale pour le magazine *Época*. J'ai donc cherché à raconter l'histoire de cette famille originaire du *sertão*, puis qui avait tenté sa chance dans la région industrielle du Grand São Paulo. Lorsque j'ai interrogé Lula sur le rôle de son père dans sa vie, Lula m'a répondu d'une phrase lapidaire, avant de monter dans un avion de campagne : « C'est le spermatozoïde qui m'a engendré ».

Un mois avant sa naissance, le père de Lula est parti pour l'État de São Paulo, où il a fondé une deuxième famille. Le premier souvenir que Lula garde de son père, qu'il n'a rencontré qu'à l'âge de cinq ans, remonte à la seule fois où celui-ci est revenu dans le *sertão* (où il en a profité pour faire un enfant de plus à dona Lindu, la mère de Lula). Aristides Inacio da Silva a raconté à sa famille et aux voisins que « dans le Sud il avait marché sous la terre ». On l'a pris pour un menteur. Mais Aristides faisait allusion, émerveillé, aux tunnels de l'autoroute qui relie São Paulo à Santos. Ce souvenir, rapporté dans la biographie autorisée *Lula, l'enfant du Brésil*², a marqué le garçon né dans la sécheresse rurale du *sertão*, dont le père était parti à la conquête du progrès en béton de la ville. C'était cela, avoir une vie meilleure.

Quelques années plus tard, exténuée par la souffrance et l'abandon, dona Lindu a également migré vers l'attractif Sud-Est, s'entassant avec ses huit enfants et d'autres migrants dans la remorque d'un camion. Une fois adulte, le garçon du *sertão* s'est

lancé dans une nouvelle vie, celle de protagoniste du Brésil – qui était alors en transition démocratique. Entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, Lula a mené les grandes grèves des métallurgistes de la région industrielle du Grand São Paulo. Les machines de l'usine lui avaient alors déjà arraché le petit doigt de la main gauche. Avoir la chair littéralement broyée par des machines laisse une marque indélébile, même si les accidents du travail sont totalement banalisés au Brésil. Lula a commencé à devenir Lula dans le stade de Vila Euclides, à São Bernardo do Campo, lieu mythique des grandes assemblées des métallurgistes de São Paulo. À cette époque, les intentions de Lula étaient déjà claires : il n'était pas là pour changer le monde, mais pour que les ouvriers puissent en faire partie, en adhérant à une idée de bonheur et de bien-être qui incluait les biens matériels de première nécessité, des bières et des grillades le week-end.

Son frère aîné, José Ferreira da Silva (plus connu sous le patronyme de Frei Chico), était le seul militant politique de la famille, et s'identifiait idéologiquement au communisme. C'est lui qui a offert le livre *Qu'est-ce que la constitution ?* d'Osny Duarte Pereira à son cadet. Car Lula, avant d'assumer la direction de l'un des comités du syndicat des métallurgistes de São Bernardo do Campo, ne s'intéressait qu'à la rubrique sportive des journaux. Son rêve n'était pas d'être président mais footballeur. Lula a toujours dit que la révolution ne l'intéressait pas. Il visait l'*inclusion*. De même, il répétait fréquemment qu'il n'était pas de gauche. En 1979, après avoir été critiqué pour avoir accepté une invitation à dîner au *Gallery*, une boîte de nuit fréquentée par les célébrités et les riches de São Paulo de l'époque, Lula avait répondu : « Je veux que chaque ouvrier gagne assez d'argent pour fréquenter le *Gallery* ». S'il a beaucoup changé entre ce moment-là et celui où il est devenu président du pays, cette conviction a continué de le guider dans sa manière d'exercer le pouvoir.

Lula, le conciliateur

Deux scènes me semblent particulièrement éclairantes pour comprendre qui était Lula, le conciliateur. La première s'est passée durant la campagne présidentielle de 2002. Il s'agit d'une petite scène, mais à la symbolique énorme.

J'interviewais la compagne de l'un des plus importants industriels du pays. Ce couple de l'élite économique de São Paulo a joué un rôle décisif dans l'ascension politique de Lula, en le présentant à ses riches amis (ceux avec qui il était possible de discuter), afin de créer les alliances indispensables à la victoire du PT. Des alliances que Lula a écrites noir sur blanc dans sa *Lettre au peuple brésilien*¹, où il s'engageait – non pas auprès du peuple, mais auprès des marchés – à continuer dans les grandes lignes la politique économique libérale de Fernando Henrique Cardoso, président de 1995 à 2002.

Durant cette campagne électorale qu'il a fini par remporter après trois défaites consécutives, Lula portait des costumes

1 Texte publié en juin 2002 par Lula, alors candidat à la présidence, dans lequel il promettait de respecter les engagements nationaux et internationaux. Ce document a été interprété, à raison, comme un soutien au secteur économique et financier, et a été durement critiqué par les militants historiques et la frange la plus à gauche du parti. (*N.d.T.*)

du styliste Ricardo Almeida et fréquentait les salons de l'élite de São Paulo. Mais il n'a pas fait que fréquenter cette dernière : il l'a aussi charmée. Lula est devenu la pop-star des millionnaires persuadés d'être progressistes, entrepreneurs, modernes et cosmopolites. Lorsque je discutais avec ces ultra-riches, il était évident qu'au-delà de leur pragmatisme politique, ils trouvaient très séduisant qu'un ouvrier, un leader syndicaliste, les apprécie.

Les tensions sociales au Brésil étaient fortes. Après l'émerveillement du retour à la démocratie, et passée l'énergie créatrice potentialisée par la rédaction de la Constitution de 1988, le pays avait connu le mouvement étudiant des *caras-pintadas*¹, l'*impeachment* du président Fernando Collor², et une fin de deuxième mandat chaotique pour Fernando Henrique Cardoso. *La Cité de Dieu*³, sorti en 2002, racontait la vie dans la favela de la Cité de Dieu, devenue dans les années 1980 l'une des favelas les plus violentes de Rio de Janeiro, et la trajectoire d'un garçon empêtré dans son quotidien qui tente d'échapper à son destin tout tracé. La partie progressiste du pays « découvrait » alors, depuis les fauteuils moelleux des cinémas des centres commerciaux, que le pays était encore profondément marqué par les inégalités plus de 15 ans après la redémocratisation. Une partie de l'élite a été forcée de constater que le tissu social s'effritait. Elle a alors fait des alliances et passé des accords, puis a fait défiler Lula dans ses salons pour bien montrer qu'il était aussi buvable que son champagne. Et Lula, intelligent comme il est, a joué son rôle avec brio.

J'étais donc dans l'une de ces immenses villas de Jardim

1 Mouvement étudiant formé en 1992 dont l'objectif principal était l'*impeachment* du président Collor, du fait des allégations de corruption et de ses mesures économiques impopulaires. (*N.d.T.*)

2 Premier président de la République depuis le retour à la démocratie (1990), destitué en 1992 pour corruption. (*N.d.T.*)

3 Film nommé quatre fois aux Oscars, réalisé par Fernando Meirelles et Katia Lund, inspiré du livre homonyme de Paulo Lins et scénarisé par Bráulio Mantovani.

Europa, le quartier des ultra-riches de São Paulo – et croyez-moi, ils sont ultra-riches même à l'échelle européenne. J'interviewais l'une des principales protectrices de Lula, qui me disait à quel point Lula était fascinant et à quel point le Brésil devait changer. Elle s'est brusquement arrêtée de parler pour appeler sa domestique. D'un ton modulé, mais impératif. La domestique était à l'étage, mais est descendue pour fermer les rideaux du salon où nous étions. Il n'était pas venu à l'esprit de la maîtresse de maison qu'elle aurait pu se lever du canapé et faire quelques pas elle-même. Sa vie était comme cela, depuis toujours. Et elle ne pouvait être autrement. La magie de Lula résidait là : il se sentait très à l'aise en costume griffé aux côtés d'une femme qui appelait sa domestique pour fermer les rideaux. Grâce à l'alchimie de Lula, l'espace d'un instant, les contradictions disparaissaient.

La deuxième scène se déroule en 2006. Le rappeur MV Bill, l'un des créateurs de l'ONG Centrale unique des favelas, très active dans les favelas, est invité au centre commercial Villa Daslu. Le temple du luxe aux colonnes néo-classiques, la « Mecque des stylistes », s'étendait à l'époque sur vingt mille mètres carrés sur l'une des plus importantes avenues de São Paulo. On y vendait des vêtements des marques étrangères les plus chères, des hélicoptères, des sacs à main à 5 000 dollars – sur liste d'attente. Eliana Tranchesi, la propriétaire, était déjà à l'époque impliquée dans des affaires de fraude fiscale, mais elle misait tout sur la conciliation avec l'autre Brésil, celui « de l'autre côté du mur ». Si en 2002 l'œuvre paradigmatique du Brésil était *La Cité de Dieu*, celle de 2006 était *Falcão, les enfants du trafic de drogues*⁴.

Trois semaines avant la visite du rappeur à Villa Daslu, le documentaire avait été diffusé lors de *Fantástico*, l'émission

dominicale ultra-populaire de la chaîne Globo. En montrant la vie et la mort des « soldats » du trafic de drogues dans les favelas du Brésil, *Falcão* a eu un énorme impact sur des personnes qui, d'ordinaire, ne se sentaient pas concernées par le génocide des jeunes Noirs et pauvres des favelas et des banlieues. Sur les 17 « soldats » adolescents interviewés dans le documentaire *Falcão*, un seul était encore vivant le jour de sa diffusion. Ce n'était pas de la fiction, les morts étaient en chair, en os, et en sang. Et le point de vue de MV Bill et d'Athayde était celui de l'intérieur. Le Brésil se montrait encore plus nu. Et encore plus cru. Sur une chaîne nationale, devant plus de 25 millions de spectateurs, un dimanche soir en *prime time*.

À ce moment-là, Lula était au pouvoir depuis quatre ans et candidat à sa réélection. Le Parti des travailleurs était englué dans le scandale du *Mensalão*, à savoir le paiement de pots-de-vin à des députés en échange de votes – des agissements que le président affirmait ignorer.

Mais la « conciliation » fonctionnait encore en apparence : le président avait rigoureusement respecté l'accord promis dans sa *Lettre au peuple brésilien* en ne touchant pas aux politiques économiques du précédent gouvernement, et réussissait encore à entretenir son propre mythe malgré les preuves évidentes de corruption de son gouvernement.

Pour faire la promotion de son livre inspiré du documentaire, MV Bill et une trentaine d'habitants des favelas sont allés à Villa Daslu. La blondissime Eliana Tranchesi a résumé en une phrase, avec une clarté rare, la conciliation à la Lula : « Nous ne sommes pas ici pour trouver les coupables de la tragédie que vivent ces enfants. Nous sommes ici pour réunir tout le monde, les riches et les pauvres, les forces de tout le monde ». Voilà la magie. Le rappeur noir de la Cité de Dieu à Rio de Janeiro et la femme d'affaires blonde de São Paulo qui fraudait le fisc célé-

braient ensemble la possibilité de réconciliation entre deux pays séparés.

Le Brésil, l'un des pays les plus inégalitaires et racistes au monde, devait promouvoir la réconciliation sans s'interroger sur l'origine de ses inégalités. Ou plutôt, et c'est là le point le plus sensible, sans toucher aux revenus des plus riches, pour la plupart Blancs, et sans opérer de changements structurels qui pourraient porter atteinte à leurs privilèges. Ils étaient, comme Eliana Tranchesi l'avait annoncé, « tous ensemble, riches et pauvres ». Elle avait omis de dire « chacun à sa place ». À Villa Daslu, les Noirs étaient d'ordinaire des travailleurs en uniforme, invisibles, occupés au ménage ou à la cuisine. Les habitants des favelas qui avaient accompagné MV Bill ce jour-là ne pourraient jamais s'acheter ne serait-ce qu'un café au « temple du luxe », et sont ensuite retournés à leurs bicoques insalubres. Quittant un instant leur place (pour mieux la réaffirmer), ils étaient les bienvenus, et même appréciés. L'image fabriquée était vendue comme une réalité, une mystique. La scène était puissante – et beaucoup y croyaient, probablement.

Jusqu'à ce qu'une voix s'élève dans le public : « Le consumérisme est l'une des causes de cette tragédie. Nous sommes dans le temple de la consommation. C'est tout ça ici, la cause. Regardez la violence des inégalités autour de vous. » Malaise. L'illusion venait de se briser. Une autre voix a ajouté : « Pour réaliser son rêve de s'acheter une paire de baskets, il arrive que l'habitant de la favela tue. Mais pour acheter des baskets chez Daslu, au prix qu'elles coûtent... Là, il faudrait carrément faire un massacre ! » Après quelques autres échanges houleux, le public blanc a fait un signe : « Coupez le microphone ». Une des leaders de la favela Coliseu, une femme noire, s'est exclamée : « Eliana est riche parce qu'elle a énormément travaillé pour le devenir. » Apothéose. Cris, applaudissements. La conciliation était

sauvée dans le Brésil de Lula. Et la thèse de la méritocratie, selon laquelle il suffit de travailler pour devenir Eliana Tranchesi, allait gagner en force durant les années conservatrices à venir – y compris parmi ceux qui en étaient les victimes. Naître dans le bon quartier ou pas, sans eau potable ou avec du Perrier, tout cela reviendrait au même pour peu que l'on fournisse un effort personnel. Selon la méritocratie, ce sont la personnalité et la force de caractère de l'individu qui expliquent les inégalités, et non la structure de la société.

Eliana Tranchesi a ensuite été arrêtée pour crime organisé, fraude à l'importation et falsification de documents, et a été condamnée à 94 ans et six mois de prison. Tout compte fait, sa fortune n'était pas uniquement due à son travail acharné, à ses efforts, et à son mérite personnel.

Villa Daslu a cessé d'exister. D'autres temples de la consommation, tout aussi élitistes que le premier mais plus discrets, ont été construits – y compris dans l'ancien bâtiment de la jadis glorieuse Villa Daslu. Et le mythe de la conciliation allait perdurer encore un moment.

Pour certains, peu était déjà trop

Durant la campagne présidentielle de 2002, Lula s'est largement servi de la symbolique de l'alliance de classes, vendue comme une conciliation entre le capital et la force de travail. Le capital était représenté par son vice-président, José Alencar, grand patron de l'industrie textile.

Lula, surnommé « Crapaud barbu » lors des campagnes précédentes, s'est lui-même renommé « Petit Lula Paix et Amour », une version de lui plus acceptable pour les ultra-riches. Car le Crapaud barbu syndicaliste ne plaisait ni à l'élite ni à une partie de la population pauvre, clairement conservatrice et habituée à voter pour des personnes issues des classes sociales supérieures. Il avait déjà perdu trois élections présidentielles. Pour la quatrième, le Crapaud devenu Paix et Amour s'est taillé la barbe et a enfilé des costumes griffés.

Lorsque Lula a publié sa *Lettre au peuple brésilien*, les militants du Parti des travailleurs ont cru qu'il essayait de se mettre les élites dans la poche le temps de gagner les élections. Mais une fois élu, son gouvernement a prouvé le contraire.

Lula n'a pas touché au taux d'imposition des plus riches,

n'a pas réformé le système financier et n'a pas opéré de changements structurels, comme l'espéraient les militants historiques du PT et ses électeurs. Cependant, ses politiques de réduction de la pauvreté et d'augmentation du pouvoir d'achat des plus pauvres ont modifié en profondeur la société brésilienne. Quels que soient l'analyse et le sujet étudié, il ne faut jamais oublier que le Brésil a été édifié sur des corps humains : d'abord ceux des Autochtones, puis ceux des Africains noirs réduits en esclavage. Il ne s'agit pas seulement d'une donnée historique, mais d'un pilier de la société brésilienne encore tangible aujourd'hui.

Les détracteurs de Lula estiment que le PT a perdu une occasion unique, et aurait dû profiter du soutien populaire écrasant dont il bénéficiait encore pour promouvoir une transformation sociétale profonde – autrement dit, une réforme politique qui aurait changé le visage du Congrès et aurait mis fin à la corruption endémique du système. À l'opposé, ses défenseurs pensent qu'il n'aurait pas pu faire davantage étant donné la conjoncture du pays et le « présidentialisme de coalition »¹ en vigueur. Les deux interprétations sont justes, mais beaucoup d'autres variables, objectives et subjectives, permettent d'analyser le processus complexe d'occupation du pouvoir par le PT.

Toutefois, le Brésil est à tel point inégalitaire et raciste que même le peu qui a été fait par les gouvernements PT était déjà trop. La possibilité qu'un pauvre se mette à voyager en avion ou qu'un enfant de la classe ouvrière soit diplômé de l'université ne constitue pas en soi une révolution, mais c'est un tournant symbolique de la fin du gouvernement Lula.

En diversifiant nos expériences, nous nous transformons. Ces transformations se répercutent sur nos aspirations quoti-

1 Expression créée par le sociologue Sérgio Abranches pour désigner le fonctionnement d'un pays à régime présidentiel dont le pouvoir parlementaire est fragmenté entre de nombreux partis politiques, ce qui oblige le parti du président à rechercher des alliances pour former un gouvernement pluripartite.

diennes, sur le regard que nous portons sur nous-mêmes, sur notre rapport aux autres. Et sur le désir de consommer encore plus, par exemple.

En permettant aux plus pauvres d'accéder à des biens matériels et à des espaces jusque-là réservés à la classe moyenne, le gouvernement Lula a touché à quelque chose de très cher à cette classe moyenne dite « traditionnelle » : il a touché à ce qui la rendait *différente* des plus pauvres. Cette perte leur est restée en travers de la gorge : pour eux, il ne s'agissait pas de nouveaux droits pour les plus pauvres, mais d'une perte de leurs privilèges.